

Cycle Carême 2016 : « **Les péchés capitaux** » : **L'envie** (Luc 15, 11 à 32 ; autre lecture : Esaïe 43, 1 à 3)

Le premier « péché capital » que nous traitons dans ce cycle de Carême, **la jalousie ou l'envie**, est une réalité qui est certainement ancrée au plus profond de chacun de nous dès la plus tendre enfance et qui peut **conduire à des sentiments de frustrations, de colère, voire de haine pendant toute notre vie**, à une très grande amertume et tristesse donc, si nous la laissons prendre toute la place en nous comme une mauvaise herbe.

Les psychologues distinguent **la jalousie et l'envie** : dans la jalousie on souffre de ce que l'autre a, de ce qu'il possède, dans l'envie, c'est plus profond, on souffre de ce que l'autre est, et on aimerait prendre sa place. Mais tous deux ont la même racine : **le sentiment que je n'ai pas ou plus ma place, la tristesse de ne pas être reconnu à ma juste valeur** ce qui provoque une immense frustration par rapport à ma vie avec le risque de projeter à l'extérieur cette frustration, sur qqn qui semble prendre ma place en ayant tout ou en étant tout. L'envie exacerbée peut conduire à la haine, même au meurtre comme s'il fallait que l'autre disparaisse pour que je puisse simplement exister !

La Bible est remplie de ces histoires de jalousie et d'envie qui tournent mal, et le plus souvent, dans le cadre de la famille, des fratries, car c'est là qu'on fait certainement les premières expériences de frustrations et de jalousie, notamment par rapport à l'amour des parents, de leurs préférences réelles ou fantasmées. Souvenons-nous de **Caïn et Abel, de Jacob et Esaü avec la bénédiction volée, de Joseph et ses frères...** Nous aurons l'occasion de revenir sur certains de ces textes dans notre cycle. Quand nous observons un petit enfant grandir, nous voyons très vite comment ces mécanismes de la jalousie et de l'envie se mettent en place, pas seulement à cause de jouets à partager, mais plus profondément, notamment pour l'aîné qui n'a plus toute la place lorsque le petit frère ou la petite sœur paraît. Il doit apprendre à n'être plus le centre d'attention, à trouver sa place tout en laissant sa place à l'autre, d'où toutes les stratégies parfois pour attirer l'attention des parents qui semblent le délaisser. La gestion de ces premières frustrations peuvent déterminer toute l'existence future, en faisant de l'enfant un être perpétuellement envieux, insécure, ayant besoin de toujours chercher l'approbation d'autrui pour avoir le droit d'exister ou au contraire en permettant le développement d'un être qui a assez de confiance en lui-même, en l'amour reçu, pour ne pas avoir à vivre dans une rivalité permanente... On discerne l'importance aussi du rôle des parents qui sont là pour accompagner l'enfant dans ce chemin d'estime de soi.

Jésus va justement prendre une image de fratrie pour **inviter ses auditeurs à démasquer en eux ces sentiments de frustrations, d'envie, de colère et pour les dépasser, pour leur permettre d'entrer dans la joie des relations harmonieuses avec eux-mêmes, avec les autres, avec Dieu.** La parabole est bien connue, on l'appelle traditionnellement, la parabole du fils prodigue et on focalise notre attention sur **le fils cadet**, celui qui dilapide son héritage dans une vie d'errance jusqu'à se trouver dans la plus grande misère et qui dans cette impasse « entre en lui-même » et retourne vers son Père, image de la repentance et de la conversion. Un Père qui le voit arriver de loin, le prend dans ses bras, sans rien demander, le revêt d'un habit de fête et tue le veau gras pour lui, image d'un Dieu miséricordieux et

bienveillant. C'est d'ailleurs un beau texte pour le Carême, où nous sommes invités à entrer en nous-mêmes pour nous retourner vers Dieu.

Mais j'aimerais ce matin m'arrêter plutôt sur **le fils aîné**, qui en rentrant du champ, d'une journée de travail pénible donc, se trouve devant la porte où se déroule la fête pour le retour du cadet. Son père sort pour l'inviter à rejoindre la fête, et c'est à ce moment que **tous ses sentiments, ses émotions, sûrement bien enfouies sous une vie d'obéissance et de devoir sans joie, sortent et explosent** ! Le sentiment de n'avoir jamais existé aux yeux de son père, avec qui il a plus une relation de serviteur à maître que de fils à père, la frustration d'une vie de service sans reconnaissance (jamais de chevreau pour festoyer avec ses amis), l'envie par rapport à ce frère qui a pu avoir tous les plaisirs du monde et à qui le père donne une fête pour son retour, la haine peut-être de ce frère qu'il n'arrive même pas à nommer « mon frère », mais « ton fils »... et la colère qui explose ! **Enfin vient au jour toutes ces émotions étouffées par une vie modèle**. Le père ne lui reproche pas ses émotions, mais il l'invite à les dépasser pour entrer lui aussi dans la fête.

Luc nous dit que Jésus raconte cette histoire pour les pharisiens, les hommes religieux de l'époque, qui étaient scandalisés du fait qu'il faisait bon accueil aux pécheurs et aux femmes de mauvaise vie. Jésus cherche par cette histoire à **leur dévoiler le fond caché de leur hostilité, cette frustration et cette envie qui les rongent et les conduisent à une vie religieuse, certes très morale et fidèle, mais dans une obéissance sans joie**. L'exclusion de l'autre est toujours un signe de cette envie cachée. La parabole est ouverte, le frère aîné peut dépasser ses émotions négatives, lui aussi se « retourner vers son père », le découvrir comme un père aimant et non comme un tyran, renouer avec son frère, et entrer dans la fête... Comme il peut s'isoler dans sa frustration, ruminer son amertume et rester à la porte...

Pour franchir cette porte et participer à la fête, le frère aîné devrait déraciner au plus profond de lui ce sentiment d'envie. C'est ce que Jésus nous propose comme **thérapie** en réaffirmant la valeur unique de chaque être humain devant Dieu. C'est un des sens profonds du baptême, que nous avons vécu ce matin. Lors du baptême, nous redisons ces versets d'Ésaïe : « **Ne crains pas, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi, tu m'appartiens. Je t'aime d'un amour éternel, tu as du prix à mes yeux** ». Si l'envie naît du sentiment de frustration, de ne pas être reconnu, de ne pas avoir sa place, le baptême nous affirme que **j'ai ma place dans le cœur de Dieu**, je suis reconnu par lui, accepté et accueilli tel que je suis, quelle que soit mon histoire de vie. Voilà qui me donne une place que je n'ai pas à conquérir et me permet alors de laisser aussi de l'espace à autrui.

Il n'est pas surprenant que l'invitation finale du Père est d'entrer dans la fête et de participer au festin (image qu'on retrouve dans plusieurs paraboles de Jésus), comme l'écrit un théologien orthodoxe, **le festin est le lieu où je peux me réjouir de la joie de l'autre**...Quelle meilleure antidote à l'envie ? « *Dans un festin, et dans un festin seulement, l'homme se réjouit de la joie de l'autre, il a même besoin de cette joie. (...) Le festin est peut-être le seul lieu où la joie de l'autre ne suscite pas l'envie, où il n'existe aucune concurrence, aucun numerus clausus ; le nombre accru des convives, loin d'être un obstacle, un danger, multiplie la joie de chacun et de tous* » (Steinhardt) Michel Cornuz